



« Il faut passer d'une école de la compétition à une école de la coopération »

« Il faut passer d'une école de la compétition à une école de la coopération » : « L'école est le principal lieu de socialisation des élèves et le révélateur de leurs difficultés sous-jacentes », explique Laelia Benoit, psychiatre à la Maison de Solenn-Maison des adolescents et François Taddei, qui dirige Centre de recherches interdisciplinaires. Comment rendre l'école plus « inclusive », c'est-à-dire mieux adaptée aux besoins de tous les élèves ? C'est l'un des enjeux des travaux de Laelia Benoit, psychiatre pour enfants et adolescents et chercheuse à la Maison de Solenn-Maison des adolescents (hôpital Cochin) et à l'Inserm à Paris. François Taddei, lui, dirige le Centre de recherches interdisciplinaires (CRI), à Paris, consacré à la formation par la recherche et aux nouvelles manières d'apprendre. Il est le coauteur du rapport « Vers une société apprenante », remis le 5 avril 2017 à la précédente ministre de l'éducation nationale, Najat

Vallaud-Belkacem. Quel rôle joue l'école dans le développement d'une phobie scolaire ? Laelia Benoit : Dans l'expression « phobie scolaire », les enseignants entendent d'abord le mot « scolaire ». Ils ressentent une critique de l'école, comme si c'était seulement à l'école de changer. Mais les causes des phobies scolaires sont multiples. Elles peuvent être liées à des problèmes familiaux importants : par exemple, quand un parent souffre d'une maladie chronique sévère, en cas de difficultés éducatives parentales... Ces phobies peuvent aussi être associées à des problèmes de harcèlement. L'école est le principal lieu de socialisation des élèves : elle est, en réalité, le révélateur de leurs difficultés sous-jacentes. Comment l'école peut-elle mieux prendre en compte le problème des phobies scolaires ? François Taddei : J'ai entendu de nombreux témoignages d'enfants en situation de phobie scolaire. Quand ces situations se dénouent favorablement, c'est que l'école a été à l'écoute de ces jeunes. Les équipes pédagogiques et enseignantes n'ont pas « mal pris » ces refus scolaires. Elles ont compris que cela pouvait arriver à tout le monde. Et qu'elles se devaient de trouver une solution, grâce un effort coordonné, associant aussi les parents et les psychiatres. L. B. : Face à la phobie scolaire, il existe des formes d'organisations locales efficaces. Ainsi, quand un conseiller principal d'éducation s'entend bien avec les enseignants, l'infirmier, le proviseur... c'est tout un réseau qui se mobilise de concert. L'élève et ses parents circuleront mieux au sein de ce réseau, le temps de se sentir de nouveau en confiance. Ces dénouements heureux sont-ils fréquents ? L. B. : Les statistiques sont très rares. Mais on note des évolutions favorables, en termes d'attention portée à ce problème. Dans certaines académies, les médecins scolaires commencent à distinguer, chez les adolescents, différentes catégories de « décrochage scolaire » [terme utilisé par l'éducation nationale pour désigner l'abandon des études secondaires avant l'obtention d'un diplôme et qui regroupe un panel de situations bien plus large que les seules phobies scolaires]. Le décrochage vient-il d'une dépression ? D'un refus scolaire anxieux ? D'une autre cause ? Jusqu'ici, ces sous-catégories n'existaient pas. Comment rendre l'école plus « inclusive », mieux adaptée aux besoins de tous les élèves ? Fr. T. : La France a fait des progrès : elle accueille plus facilement qu'hier des enfants en situation de handicap. Mais d'autres pays, comme le Canada, savent rendre les écoles plus inclusives que nous. Ils essaient vraiment d'inclure tout le monde, y compris des enseignants handicapés. L. B. : Une école inclusive peut être un des meilleurs vecteurs de mise en confiance d'un jeune en difficulté. Rendre l'école plus inclusive, cela passe d'abord par une meilleure formation des enseignants. Ceux-ci déplorent souvent, dans leur formation, l'indigence de l'enseignement sur la psychologie de l'enfant et de l'adolescent... Ne faudrait-il pas repenser le système scolaire ? L. B. : Si. Il faudrait en repenser l'architecture, revoir les méthodes pédagogiques et les emplois du temps. Par exemple, en créant des classes de petits effectifs, en évaluant les élèves sur leurs compétences et leur travail collectif, leurs capacités à s'entraider – plutôt que sur un travail en compétition. Une nouvelle organisation des tables, dans la classe, pourra permettre aux élèves de mieux circuler et d'échanger. Dans certains collèges, des enseignants ont déjà choisi de travailler ainsi, et leurs élèves en bénéficient. Fr. T. : A l'opposé de la phobie scolaire, il y a le bien-être scolaire. Un des meilleurs prédicteurs du succès scolaire, c'est le bien-être des élèves et des enseignants. On pourra être d'autant plus exigeant que l'on sera

bienveillant. Si je suis bienveillant à votre égard, vous accepterez plus facilement ma critique constructive, qui vous aidera à progresser. Mais si je suis exigeant sans être bienveillant, vous serez stressé et ne parviendrez pas à progresser. L'éducation nationale n'a-t-elle pas entamé un tournant ? L. B. : Longtemps les initiatives sont restées marginales. On créait quelques écoles privées hors contrat, avec des méthodes pédagogiques alternatives. Aujourd'hui l'éducation nationale connaît une mutation profonde, dans certaines académies. En Bourgogne, par exemple, les décideurs soutiennent des projets novateurs. Ils programment d'ouvrir des écoles publiques fondées sur le modèle que prône Jérôme Saltet, dans son livre *Changer le collège, c'est possible !* (cosigné avec André Giordan, PlayBac, 2010). Son modèle ? Un collège très communautaire, avec un encadrement souple. Dans ce lieu de vie, on « apprend à apprendre ». Les élèves ont une certaine autonomie dans le choix des matières qu'ils suivent. Mais ils devront, au final, acquérir un panel de compétences. Autre innovation : la répartition des temps d'enseignement. Pour les savoirs théoriques, l'enseignement se rapproche des cours à l'université. Pour les savoirs pratiques, il ressemble à l'apprentissage, avec un accompagnement personnalisé, en petits effectifs. Fr. T. : Quand on sait écouter l'ensemble des acteurs – jeunes compris – on arrive à des systèmes qui correspondent mieux à chacun, et qui sont plus efficaces. Les pays comme le Canada ou la Finlande ont mis l'accent sur ces dimensions : ils obtiennent de meilleurs résultats scolaires que nous dans les classements internationaux. Au fond, il faut passer d'une école de la compétition et du contrôle à une école de la coopération et de la confiance. Quid des motivations des élèves à apprendre ? De ce qui fait sens dans nos vies ? L. B. : Quand on interroge les ados sur les matières qu'ils préfèrent, beaucoup citent les (travaux personnels encadrés (TPE). Sur un sujet qu'ils ont choisi, au croisement de plusieurs disciplines, ils travaillent en petit groupe, avec des amis qu'ils ont choisi, pour aboutir à une réalisation (dossier écrit, expérience scientifique, vidéo, représentation théâtrale...). Ils font une recherche très active, apprennent à se réguler au sein du groupe, construisent quelque chose à partir de rien. Avoir une idée et la faire fleurir : c'est extrêmement satisfaisant. On en revient à des choses très fondamentales, dans le bien-être humain. Fr. T. : Il existe trois manières de donner sens à sa vie. Faire des choses avec ceux qu'on aime ; faire des choses créatives ; et faire des choses qui ont un impact au-delà de nous-mêmes. Ces trois points s'appliquent à l'école. Pour le premier, il a été montré que lors du passage de 3 e en 2 de, l'élève réussira d'autant mieux qu'il a conservé au moins un ami du collège. Le succès des TPE illustre le deuxième point. Quant au troisième, les jeunes peuvent désormais s'engager dans de nombreux projets associatifs, y compris à l'école, comme les « Bâtisseurs de possibles »... Au final, quelles seraient pour vous les priorités éducatives ? L. B. : Elles font écho aux trois manières de donner sens à sa vie, citées plus haut. Apprendre avec ceux qu'on aime, tout d'abord. L'enjeu est d'encourager un climat de cohésion au sein de la classe, qui permette aux élèves de se sentir bien et d'être acceptés, mais aussi qui soit favorable aux apprentissages. C'est l'alliance de la bienveillance et de l'exigence, toujours. Second point : être créatif. Il s'agit de favoriser des apprentissages portés sur la construction de projets. Cela demande de revaloriser les enseignements pratiques : un travail de la terre, une technique, la production d'un dessin, un codage... Dernier point, faire des choses qui nous paraissent utiles au-delà de nous-mêmes. C'est essentiel. L'objectif est de former des jeunes capables de relever les grands défis sociétaux à venir, d'avoir des idées que nous n'aurions pas eues et de travailler ensemble. Or le schéma actuel d'enseignement, par disciplines, ne favorise pas cette vivacité d'esprit ni ce travail collaboratif. Fr. T. : Plutôt que de poursuivre la compétition sur les savoirs d'hier, inviter chaque élève à coopérer, pour construire sa vie et les savoirs de demain. Etes-vous optimiste pour l'avenir de notre école ? Fr. T. : Oui. J'ai rencontré de très nombreux acteurs du système éducatif, des jeunes au ministre, en passant par les chefs d'établissement et les inspecteurs. Tous se rendent compte que le monde a changé bien plus vite que l'école. Elle doit évoluer pour faire face à de nouveaux défis. Les élèves ne sont plus ceux d'hier, ils apprennent différemment. Il faut donc enseigner différemment. Le constat est partagé, même si le débat sur le comment et sur le pourquoi persiste. Mais le « mammoth » ne reste-t-il pas très difficile à mouvoir ? Fr. T. : Les questions sont plutôt : cherche-t-on à imposer la réforme d'en haut ou à accompagner le changement sur le terrain ? Met-on le développement professionnel des enseignants au cœur de ces réflexions ? Leur permet-on de monter en compétences, de s'impliquer dans des projets de recherche, de faire des choses innovantes avec leurs élèves ? Et les forme-t-on pour cela ? De nombreux enseignants

souffrent du système actuel, avec un nombre conséquent de dépressions. Lire aussi : Phobie scolaire : comment reprendre le chemin de l'école ? L. B.: Il y a énormément d'initiatives locales qui demandent à être mises en lumière.